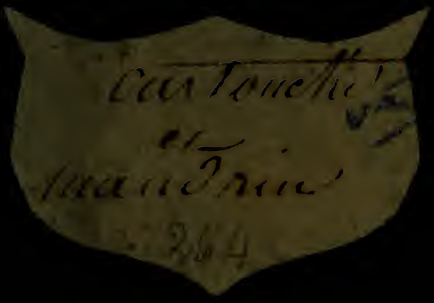
86



# CARTOUCHE

# ET MANDRIN,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

## DE MM. DARTOIS ET DUPIN,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre des Variétés, le 19 avril 1827.

PARIS,
CHEZ BARBA, ÉDITEUR,
COUR DES FONTAINES, N° 7;
ET AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRE,
DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS, N. 51.

1827.

| PERSONNAGES. | ACTEURS. |
|---|---|
| CARTOUCHE..... | M. VERNET. |
| MANDRIN ..... | M. BOSQUIER-GAVAUDAN. |
| GONTRAN..... | M. BRUNET. |
| ESTELLE, sa fille..... | Mlle CHALBOS. |
| MARIANNE, servante..... | Mlle. PAULINE. |
| RIGOBERT..... | M. ODRY. |
| JEAN BONHOMME, valet de Rigobert..... | M. OSSART. |
| UN PREVOT..... | M. GEORGES. |
| ARCHERS. | |

*La scène se passe à Paris, dans la maison de Gontran.*

S'adresser, pour la Musique de cette pièce, à M. SIMONNET, rue Montmartre, n° 157.

Imprimerie de DAVID, boulevart Poissonnière, n. 6.

# CARTOUCHE ET MANDRIN,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

## SCÈNE PREMIÈRE.

(*Le théâtre représente un salon.*)

ESTELLE, MARIANNE.

ESTELLE, *tenant un portrait.*

Que dis-tu, Marianne, de ce portrait? Quels yeux tendres, quel sourire aimable! Mon prétendu doit être un homme charmant!

MARIANNE, *sortant de son sein un petit médaillon qui tient à son cou par un ruban.*

Oui, fiez-vous à la mine, mademoiselle! Faites-moi le plaisir de jeter un coup d'œil sur ce médaillon.

ESTELLE.

C'est un portrait aussi.... C'est une tête respectable.

MARIANNE.

C'est celle d'un mari..

ESTELLE.

D'un mari?

MARIANNE.

Oui, mademoiselle; et du mien. Qu'y découvrez-vous?

ESTELLE.

Je lui trouve un air franc et ouvert.

MARIANNE.

C'est le plus grand trompeur!...

ESTELLE.

De la douceur dans la physionomie.

MARIANNE.

De la douceur... Si j'osais vous dire...

ESTELLE.

Il devait être aimant, fidèle...

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRUSSEL
Archives - Archief

MARIANNE.

Voilà trois ans que je n'en ai entendu parler... Voyez-vous, mademoiselle? tous les hommes sont charmans, en peinture... Je ne dis pas cela pour M. Rigobert, qui peut être un jeune homme accompli... mais...

AIR : *Elle fut heureuse au village.*

Il ne faut pas se fier aux portraits;
Car surtout au siècle où nous sommes
On ne peut jamais de trop près
Y regarder avec les hommes.
On donne des traits séduisans
A la mine la plus commune;
Les peintres sont comme les courtisans :
C'est en flattant qu'ils font fortune.

ESTELLE.

Que tu es cruelle, Marianne! Tu te plais à détruire toutes mes illusions.

MARIANNE.

Mademoiselle, depuis que monseigneur le régent a pris les rênes du gouvernement, nous avons adopté le système du positif... Les hommes ne ressemblent plus aux héros des romans de mademoiselle Scudéry, que vous lisez tous les jours; demandez plutôt à M. Dancourt, ce gros auteur qui m'a donné un billet pour aller à la comédie... C'est celui-là qui a joliment peint les hommes dans sa pièce du Chevalier à la mode; tous mauvais sujets, qui sont bien amusans, allez!

ESTELLE.

Mais mon père prétend...

MARIANNE.

M. Gontran, votre père, est un brave homme qui a la prétention d'avoir beaucoup de perspicacité.

AIR : *Vaudeville des Maris ont tort.*

Il est toujours sur le qui vive;
Il se croit adroit et subtil.
Dès qu'un événement arrive :
Je l'avais bien prévu, dit-il.
Sur le passé, je le proclame,
Il sut toujours la vérité,
(*A part.*)
Excepté ce qu'a fait sa femme
Dont il ne s'est jamais douté.

ESTELLE.

Enfin, M. Rigobert est le fils du correspondant de mon père.

MARIANNE.

M. Gontran vient de quitter le commerce; il a réalisé 400 mille livres, il vous en donne la moitié : cela doit se savoir dans Paris et vous attirer une foule d'épouseurs; vous pouvez attendre et choisir à votre aise.

ESTELLE.

Au fait, il montre peu d'empressement. As-tu été voir hier soir s'il était arrivé?

MARIANNE.

Votre père a dû y aller lui-même, car il est rentré tard. Une femme ne peut pas sortir le soir par le temps qui court; il y a trop de danger. Les amans et les voleurs, Dieu merci, ne m'ont encore rien pris; mais il ne faut pas s'exposer. Je crains surtout la bande de Cartouche.

ESTELLE.

Comment? ce fameux voleur....

MARIANNE.

A toujours son quartier-général dans Paris. A partir de dix heures du soir, il ne fait pas bon à se promener dans les rues, quand on a de l'argent ou des bijoux sur soi.

ESTELLE.

S'il arrivait quelque accident à mon prétendu! Sais-tu, Marianne, que tout cela est très-contrariant?

AIR *des Rubans.*

Depuis huit jours, le fait est sûr,
On me fait voir en perspective
Mon mariage et mon futur....
J'ai beau regarder, rien n'arrive.
Mais bientôt, si j'en crois mon cœur,
En ces lieux tous deux vont se rendre ;
Et l'on peut bien pardonner au bonheur
De se faire parfois attendre.

(*On entend sonner.*)

On sonne, je rentre dans mon appartement; quand mon père sera levé, tu m'avertiras.

MARIANNE.

Soyez tranquille, mademoiselle.

(*Elle sort, Marianne va ouvrir.*)

## SCÈNE II.

MARIANNE, MANDRIN *vêtu en paysan.*

MARIANNE.

Entrez!...

MANDRIN, *accent normand.*

Je ne demande pas mieux. (*A part.*) Me voilà toujours dans la maison.

MARIANNE.

Que voulez-vous, mon ami? je ne vous connais pas.

MANDRIN.

Si fait, mademoiselle Marianne, vous m'connaissez ben... Je suis l'frère d'Pascal!...

MARIANNE.

Comment, de cet honnête commissionnaire qui est retourné dans son pays il y a environ quinze jours?

MANDRIN.

J'arrive de par là-bas, par la route de Rouen, pour le remplacer et exercer sa charge.

MARIANNE.

Il ne m'avait pas dit qu'il eût un frère.

MANDRIN.

C'est qu'il ne le savait pas... Notre mère avait comme ça plusieurs secrets... Il y en a encore deux dont il n'a jamais entendu souffler le mot.

MARIANNE, *riant.*

Si vous êtes aussi discret que votre mère, on pourra vous employer.

MANDRIN.

Pour les lettres d'amour, les poulets, et tout ce qui concerne mon état... j'suis plus malin que je n'le parais, allez, et si vous avez quequ's billets doux...

MARIANNE.

Merci, mon ami; ma jeune maîtresse va se marier; quant à moi, je sais la sagesse même. (*Mandrin se met à rire.*) Qu'est-ce qu'a donc à rire ce maroufle là?

MANDRIN.

C'est que dans le quartier on dit...

MARIANNE.

Que dit-on dans le quartier?

MANDRIN.

Ne vous fâchez pas... il n'y a pas de quoi... On dit comme çà que vous étiez la bonne amie de mon frère... de c'bon Pascal... Dam'! mamzelle, ça n'm'étonne pas, l'gaillard s'connaissait en joli brin d'fille... C'est que vous êtes ben avenante tout d'même, et si c'était que d'la médisance, et qu'vous ayez eu des bontés pour l'frère, j'vous d'mand'rais pour moi la continuité d vos bonnes grâces, et la pratique de la maison.

MARIANNE, *à part.*

Il a de l'esprit naturel, c'est un gros garçon bien frais; si je n'étais pas si malheureuse en inclination... Cependant il peut s'en trouver un bon. (*Haut.*) Monsieur Pascal, je vous arrête.

MANDRIN, *effrayé.*

Hein !... (*Se remettant.*) Pourquoi donc ?

MARIANNE.

Pour faire les commissions... et si par suite, vos égards, vos soins méritent mon attention...

MANDRIN.

AIR *du vaudeville de l'Homme Vert.*

Pour me donner le temps d'attendre,
Souffrez que sur cette main-là,
Je dépose un baiser bien tendre.

MARIANNE.

Un moment, je défends cela.
Afin d'éviter le reproche,
Mon cher, sachez que ma pudeur,
Aussitôt qu'un amant s'approche,
Se met à crier au voleur.

MANDRIN.

Diable, je ne veux pas vous faire crier...

MARIANNE.

Je n'ai pas besoin de consulter M. Gontran pour vous attacher à la maison; ce sont des petits détails qui me regardent. De l'activité, du zele ! Quant à d'la probité, je n'vous en parle pas.

MANDRIN.

Ne m'en dites pas un mot, ça me ferait de la peine.

MARIANNE.

Ton frère était connu.

AIR : *L'auteur des effets et des causes.*

Comme lui sois rempli de zèle,
Et nous nous servirons de toi.

MANDRIN.

En fait d'commissionnair' fidèle,
On en trouve peu comme moi.
Dans tout c'que j'fais toujours habile,
Je montre tant de bonne foi,
Que lorsque je quitte une ville
Vite on fait courir après moi.

MARIANNE.

Nous verrons cela. Je vais rejoindre ma maîtresse, attends-moi là. (*Elle rentre.*)

## SCÈNE III.

MANDRIN, *seul.*

Je crois vraiment que cette folle s'imagine que je suis épris de ses charmes ! A vrai dire elle est assez gentille, mais l'amour est l'écueil des ames les plus fortes; j'en ai déjà évité de plus dangereux, et j'irais comme un sot !... Non, non, ne songeons qu'à la grande affaire qui m'a fait pénétrer dans cette maison. Quatre cent mille livres ! Cette rentrée viendrait bien à propos pour réparer les pertes que j'ai faites sur la route de Rouen... Eh ! qu'importe !... Un homme comme moi peut-il s'inquiéter ? Si je ne les répare pas ici, ce sera ailleurs, si ce n'est pas ce soir, ce sera demain.

*RONDEAU.*

*Air nouveau de M. Blanchard.*

Un peu d'esprit, beaucoup d'adresse,
Et les ducats chez nous viendront.
Je ne puis manquer de richesse,
Tant que les autres en auront.
Quand on est riche sur cette terre,
Partager est un devoir, je crois;
Nous descendons tous du même père,
Et nous avons tous les mêmes droits
Que faut-il pour exercer ces droits?
De la dextérité dans les doigts.
Un peu d'esprit, etc.
Le monde est une famille entière,

Et si je me trouve sans argent,
C'est qu'il faut que notre premier père
M'ait oublié dans son testament.
Mais cet oubli se répare aisément.
Un peu d'esprit, etc.

## SCÈNE IV.

MANDRIN, CARTOUCHE.

CARTOUCHE, *en dehors.*

Holà, quelqu'un... Eh bien! personne? (*Entrant.*) Ah! voilà sans doute un domestique... De la prudence.

(*Il reste au fond.*)

MANDRIN.

Si j'ai besoin de quelques travestissemens, j'ai là tout ce qu'il faut. Voyons ce qui me reste dans ma bourse. (*Il la tire.*) Cinquante pistoles à peu près.

CARTOUCHE, *entendant.*

C'est toujours ça... Quelque nigaud, qui vient de toucher ses gages. (*Haut en descendant la scène.*) Mon ami!

MANDRIN, *serrant brusquement sa bourse.*

Qu'est-ce que c'est? Diable! un grand seigneur. (*Reprenant son accent.*) Pardon, mon bon seigneur, je ne vous voyais point. Vous voulez parler au bourgeois de la maison, je vais aller chercher mamzelle Marianne.

CARTOUCHE.

Non, reste là... j'ai besoin de toi. Tu es de la maison?

MANDRIN.

A peu près, monseigneur. (*A part.*) Des bagues, des diamans! si l'on était sur la grande route?

CARTOUCHE.

(*A part.*) Cette maison est élégante et riche. (*Haut.*) Approche, mon garçon, approche, je te le permets.

MANDRIN.

Je ne demande pas mieux, monseigneur.

CARTOUCHE.

Écoute, mon ami, je ne veux pas te tromper. J'ai des intentions. Je viens pour épouser la demoiselle de la maison.

MANDRIN, *à part*

Il vient pour les deux cent mille livres.

CARTOUCHE.

Je viens donc, comme je te le disais, pour épouser la demoiselle de la maison; mais avant de conclure cet hymen, je suis bien aise de prendre des renseignemens. Tu sens qu'un homme de mon rang tient à la délicatesse, à la moralité. (*Il lui frappe familièrement sur l'épaule.*) Sois donc franc avec moi, et compte sur ma munificence. (*Il lui vole sa bourse.*)

MANDRIN, *lui prenant sa montre.*

Mon doux seigneur, je sais bien peu de chose...

CARTOUCHE.

Je le vois... Tu n'es pas encore très-avancé... Cependant tu viens assez adroitement de me voler ma montre...

MANDRIN.

Ah! mon doux seigneur, je vous jure ben...Vous l'aurez perdue.

CARTOUCHE, *avec supériorité.*

Rends-la, te dis-je.

AIR *des Bottes.*

J'aime beaucoup ce tour de passe-passe,
MANDRIN.
Quoi! seigneur, vous pourriez penser....
CARTOUCHE.
Allons, rends-la de bonne grâce;
Je saurai te récompenser.
Baisse pavillon, et contemple.
(*Il tire la bourse de Mandrin.*)
MANDRIN.
Quoi! ma bourse!
CARTOUCHE.
Tu vois ici
Que je t'avais donné l'exemple.
MANDRIN, *montrant la montre.*
Et vous voyez que je l'avais suivi.

Je vois que sa seigneurie est du métier... Nous avons fait un coup fourré.

CARTOUCHE.

Qui vive!

MANDRIN.

Mandrin!

CARTOUCHE, *ôtant son chapeau.*

Capitaine!

MANDRIN.

A qui ai-je eu l'honneur d'avoir affaire!

CARTOUCHE.

Cartouche!

MANDRIN, *s'inclinant.*

Général!

CARTOUCHE.

Par quel hasard à Paris?

MANDRIN.

Je viens d'y faire entrer de la contrebande... J'étais ici seulement pour m'amuser... Je sais, camarade, que tu as seul le droit d'exploiter la capitale et je me retire.

CARTOUCHE.

Demeure. Je viens ici tenter une petite aventure pour me délasser de mes grands travaux; je veux t'associer à cette entreprise... Peut-être est-elle réservée à faire connaître à la postérité que Cartouche et Mandrin n'ont jamais connu le sentiment de la jalousie. Il est bon aussi qu'elle sache que nous fûmes contemporains... Des esprits pointilleux pourraient en douter un jour peut-être.

MANDRIN.

J'accepte, je ne réclame aucune part dans le butin; la gloire seule...

CARTOUCHE.

Ce désintéressement t'honore.

MANDRIN.

Que faut-il faire?

CARTOUCHE.

Hier soir, dans la rue des Marmousets, ma troupe attaqua par mon ordre le maître de cette maison... Comme il n'avait que peu d'argent sur lui, j'accourus à son secours; mes gens feignirent alors de prendre la fuite... Le vieillard, enchanté de sa délivrance, m'apprend qu'il revient du bureau des coches pour savoir des nouvelles de son gendre; qu'il a une fille charmante à laquelle il donne deux cent mille livres de dot le jour où elle épousera le fils d'un de ses correspondans de Rouen... A ce récit, soudain il me vient une idée... je recule deux pas... je

VILLE DE BRUXELLES - STAD B...
Archives - Archief

me jette dans les bras du vieillard en m'écriant : O bonheur! j'ai sauvé la vie à mon beau-père!

MANDRIN.

Superbe! et comment a-t-il pris cela ?

CARTOUCHE.

Il me regarde quelques minutes et me dit : Je m'en doutais! vous ressemblez beaucoup à votre père.

MANDRIN.

La bonne dupe!

CARTOUCHE.

Je le reconduis dans sa maison, en lui donnant parole pour le lendemain matin, et me voilà.

MANDRIN.

Sous le costume le plus brillant.

CARTOUCHE.

Il faut cela.

AIR : *Vaudeville de Trilby.*

Un bel habit est un point nécessaire
Et j'ai compté sur son appui.
C'est par l'éclat qu'on trompe le vulgaire :
On y voit mal quand on est ébloui.
Que nous ayons un défaut, une tache,
Tout disparaît sous un manteau doré ;
Mais comment veut-on qu'on les cache,
Lorsque l'habit est déchiré?

(*Pendant le couplet, Mandrin a endossé un riche habit de livrée.*)

MANDRIN.

Tu connais bien le cœur des hommes.

CARTOUCHE.

Je le connais, comme leurs poches! Mais silence! Voici le beau-père; de la tenue.

## SCÈNE V.

LES MÊMES, GONTRAN.

GONTRAN.

Ah! ah! c'est vous, mon gendre! Déjà arrivé! je m'en doutais.

MANDRIN.

L'empressement de l'amour.

GONTRAN.

Quel est cet homme?

CARTOUCHE.

C'est mon domestique.

GONTRAN.

Il a l'air d'un honnête garçon.

MANDRIN.

Monsieur me fait beaucoup d'honneur, et l'on voit qu'il est physionomiste.

GONTRAN.

Je m'en flatte... Ah ça! mon gendre, nous avons eu à peine le temps, hier, d'échanger quelques paroles... Répondez-moi... Pourquoi, ainsi que nous en étions convenus dans nos lettres, n'êtes-vous pas descendu tout de suite chez moi?

CARTOUCHE.

Pourquoi?

MANDRIN.

Pourquoi? à cause de notre aventure... Monsieur, nous avons été dévalisés sur la route de Rouen.

GONTRAN.

Encore des voleurs!

CARTOUCHE.

Il n'y a absolument que cela dans ce moment-ci.

GONTRAN.

Et vous n'avez pas été blessé?

MANDRIN.

Ils étaient en si grand nombre que nous avons jugé la résistance inutile.

GONTRAN.

Ils vous ont tout volé?

CARTOUCHE.

Je ne regrette que les lettres et le portrait de l'adorable Adèle.

GONTRAN.

Vous voulez dire Estelle?

CARTOUCHE.

Eh bien! oui, Estelle. Est-ce que j'ai dit Adèle? Adèle

a bien pu sortir de ma bouche, mais Estelle a toujours été dans mon cœur.

MANDRIN.

Sans doute. Il ne faut pas vous étonner de cela, monsieur; mon maître est très-sujet aux distractions.

GONTRAN.

Il est inconcevable que malgré la vigilance du grand-prévôt, ces coquins osent... C'est sans doute la nuit?

CARTOUCHE.

A midi et demi; vous ne vous faites pas une idée de l'impudence de ces drôles-là... Ils s'introduisent en plein jour dans les maisons.

GONTRAN.

Voyez-vous ça?

MANDRIN.

Que voulez-vous? le siècle est tourné à l'argent.

AIR *du Vaudeville de la Chasse au Renard.*

Pour s'enrichir, de son mieux l'on s'occupe,
C'est comme ça que chacun est bâti,
Et comme il faut être fripon ou dupe,
Beaucoup de gens prennent le premier parti.
Rien n'est plus beau qu'une âme scrupuleuse,
Mais la fortune autrement se soumet;
La conscience est un' pierre précieuse
Qui n'a de prix que quand on s'en défait.

GONTRAN.

Bah! bah! moi je crois qu'on exagère beaucoup dans tous les récits qu'on fait sur les voleurs; je crois bien qu'il y en a, mais pas autant qu'on voudrait le faire croire.

CARTOUCHE.

Ah! ça, voici l'instant de nous présenter votre charmante fille; vous ne doutez pas de l'empressement que j'éprouve.

GONTRAN.

Viens, ma chère Estelle, ton mari est arrivé.

(*Il va au-devant d'elle.*)

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, ESTELLE.

AIR : *La voilà.*

ENSEMBLE.

CARTOUCHE.

La voilà (*bis*), cette Estelle
Dont je dois faire le bonheur !
Mon ami (*bis*), qu'elle est belle !
Sa vue a fait battre mon cœur !

MANDRIN.

La voilà (*bis*), cette Estelle
Dont il doit faire le bonheur !
Ah ! vraiment (*bis*) qu'elle est belle
Sa vue a fait battre son cœur.

GONTRAN.

La voilà (*bis*), c'est bien celle
Qui va nous devoir le bonheur !
Dites-moi (*bis*), mon Estelle
Fait-elle battre votre cœur ?

ESTELLE.

Le voilà (*bis*). Pauvre Estelle !
Tu sens déjà battre ton cœur !
Observons cet amant fidèle
A qui je devrai le bonheur.

Je voudrais bien le regarder,
Mais je n'ose m'y décider.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

La voilà, etc.

CARTOUCHE.

Mademoiselle, je vous donne ma parole d'honneur que le portrait que vous m'avez envoyé ne m'avait donné aucune idée de tant de beauté ; et si je puis toucher votre cœur....

GONTRAN.

Vous le toucherez.

MANDRIN.

Et la dot aussi.

GONTRAN.

J'ai quatre cent mille livres de fortune, j'en donne deux cents à Estelle.

MANDRIN.

C'est sublime, un père qui partage en frère avec sa fille !

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRUSSEL
Archives - Archief

GONTRAN, *à Estelle.*

AIR : *du Petit Courrier.*

Du portrait c'est l'original.

CARTOUCHE.

Regardez-moi, fille charmante.
Vous plaire est ma plus douce attente.

ESTELLE, *à part.*

Mais il ne s'exprime pas mal.
(*Regardant son portrait.*)
La singulière circonstance!
Avec son portrait que je tien,
Il n'offre aucune ressemblance...
Heureusement qu'il est fort bien.

GONTRAN.

Allons, allons, mes enfans, vous aurez assez le temps de jaser... songeons à nos affaires; mon gendre, faites prévenir à votre hôtel que vous n'y retournerez plus... Pendant ce temps, je vais me rendre chez mon notaire pour terminer tout ce soir. (*Cartouche offre la main à Estelle, et sort.*)

## SCÈNE VII.

GONTRAN, MANDRIN.

GONTRAN, *à Mandrin, qui suivait Cartouche.*

Psit! psit!

MANDRIN, *revenant.*

Monsieur m'appelle?

GONTRAN.

Les voleurs vous ont dépouillés de vos effets et de votre argent? Ton maître ne doit pas avoir un denier.

MANDRIN.

Il ne faut rien vous dire, monsieur, vous devinez tout.

GONTRAN.

Ah! je suis bien aise de savoir cela... Attends-moi là un instant.

MANDRIN.

Comment, monsieur, est-ce que vous voudriez?...

GONTRAN.

Tais-toi et attends. (*Il entre dans son cabinet.*)

## SCÈNE VIII.

MANDRIN, *seul.*

Voilà le plus digne homme que je connaisse... Si tous ceux à qui je puis avoir affaire lui ressemblaient, je ne changerais pas mon métier contre celui de banquier de la couronne.

## SCÈNE IX.

MANDRIN, MARIANNE.

MARIANNE.

Ah! ah! monsieur le galant commissionnaire, vous ne me disiez pas que vous apparteniez au gendre de la maison.

MANDRIN.

En conscience, je ne pouvais pas vous le dire.

MARIANNE.

Tiens, vous ne parlez plus normand?

MANDRIN.

C'est inutile maintenant, puisque vous savez....

MARIANNE.

Je viens de l'apprendre... Mais pourquoi ce mystère? Vous vouliez donc nous éprouver?

MANDRIN.

Justement, nous ne voulions travailler qu'à coup sûr.

AIR : *Mon pays avant tout.*

Cette maison que votre maître habite
Renferme tout ce qui nous plaît d'abord;
Il fallait donc tout tenter au plus vîte
Pour s'assurer ce précieux trésor.
Mais à ce but, ma chère, pour atteindre,
De vous séduire il fallait essayer.

MARIANNE.

Mais, ma vertu devait vous faire craindre:

MANDRIN, *à part.*

Ce n'est pas ça qui pouvait m'effrayer.

MARIANNE.

Votre projet annonce de la délicatesse dans les sentimens,

et je vous avouerai que le mariage de ma maîtresse pourrait me déterminer à suivre son exemple, sans une petite difficulté.

MANDRIN.

Laquelle? je suis garçon, vous êtes demoiselle.

MARIANNE.

Vous me faites plus d'honneur que je ne mérite.

MANDRIN.

C'est à dire que vous êtes femme?

MARIANNE.

Non, monsieur.

MANDRIN.

Alors vous êtes veuve?

MARIANNE.

Pas davantage.

MANDRIN.

Comment, vous n'êtes ni demoiselle, ni dame, ni veuve

MARIANNE.

Je vais vous appliquer ça.

AIR *de Françoise de Foix.*

Un homme, ah! quelle perfidie!
Il m'avait plu par sa douceur;
Il jura d'aimer pour la vie
Et reçut ma main et mon cœur.
Dès le soir je fus oubliée,
Je ne l'ai pas revu depuis;
Sans mari je suis mariée,
Et voilà tout ce que je suis.

MANDRIN.

Pauvre femme, elle a les charges de l'état sans en avoir les petits profits!

MARIANNE.

Ce n'est pas tout... Je suis fort tentée de croire que ce prétendu mari ne m'a donné qu'un faux nom... Je le voudrais, car dans ce cas il n'y aurait rien de fait.

MANDRIN.

Comment disait-il s'appeler?

MARIANNE.

Monsieur Candor.

MANDRIN, *à part.*

Je ne connais personne de ce nom dans ma troupe.

MARIANNE.

Nous reviendrons sur cet article... Parlons de votre maître; pourquoi diable s'avise-t-il de nous envoyer un portrait qui ne ressemble pas, à ce qu'on dit, à sa figure?

MANDRIN, *embarrassé.*

Ah! il avait envoyé son portrait?... Vous croyez qu'il ne lui ressemble pas?

MARIANNE.

Du tout.

MANDRIN.

C'est que mon maître est très-difficile à attraper... on a déjà tenté plusieurs fois... je ne crois pas qu'on y parvienne de sitôt... mais...

## SCÈNE X.

LES MÊMES, GONTRAN.

GONTRAN.

Ah! je vous trouve en grande conversation avec Marianne; tant mieux, elle ne peut que profiter en écoutant un serviteur tel que vous.

MARIANNE.

Ah! monsieur, si je m'étais adressée comme cela la première fois!

MANDRIN, *à part.*

Cette femme a la main heureuse!

GONTRAN, *lui donnant une bourse.*

Tiens, mon garçon, voici deux cents pistoles pour subvenir aux premières dépenses de ton maître; je ne veux pas qu'il me les rende, au moins!

MANDRIN.

Soyez tranquille, vous n'en entendrez plus parler.

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, JEAN BONHOMME, *puis* RICCOBERT.

JEAN BONHOMME.

Monsieur Gontran, sans vous déranger.

GONTRAN.

C'est moi, mon ami, que me voulez vous?

JEAN BONHOMME.

Je ne vous veux rien, c'est mon maître qui vous veut... Entrez, monsieur.

RIGOBERT, *entrant.*

Jean Bonhomme, quel est mon beau-père?... Est-ce le gras ou le maigre? le vert ou le sec?

JEAN BONHOMME.

Monsieur, c'est la perruque blanche.

RIGOBERT, *se jetant dans ses bras.*

Seigneur Gontran...

GONTRAN, *le repoussant.*

Vous me faites mal.

RIGOBERT, *cherchant toujours à l'embrasser.*

Souffrez!...

GONTRAN.

Vous me faites mal, vous dis-je.

RIGOBERT.

Souffrez, vous réponds-je, souffrez que je vous embrasse.

GONTRAN.

Laissez-moi donc tranquille.

RIGOBERT.

Vous ne me reconnaissez pas?

GONTRAN.

Je ne vous ai jamais vu.

RIGOBERT.

Il ne m'a jamais vu! ce n'est pas une raison pour ne pas me reconnaître, car vous m'avez vu en peinture.

TOUS.

En peinture?

RIGOBERT.

Eh! oui, papa Gontran, j'arrive à l'instant même, le cœur toujours plus enflammé, et avec une caisse de gelée de pommes de Rouen... Jean Bonhomme, déposez-la aux pieds de la tête blanche.

(*Jean Bonhomme met la caisse aux pieds de Gontran.*)

AIR *du Piége.*

Ce présent vous paraîtra doux :
Papa le croit et le désire.
Allons, me reconnaissez-vous ?

GONTRAN.

Que diable voulez-vous me dire ?

RIGOBERT.

L'accueil glacé dont vous m'gratifiez
S'explique quand on n'est pas bête ;
Car la gelée est à vos pieds
Et la neige sur votre tête.

GONTRAN.

La neige, la gelée! tout cela n'est pas de saison ! Voyons, monsieur qui êtes-vous ?

RIGOBERT.

Vous me le demandez ? Est-ce que le voyage de Rouen à Paris, m'aurait changé au point... Jean Bonhomme, parle ?

JEAN BONHOMME.

Monsieur, vous n'êtes pas changé du tout.

RIGOBERT.

Alors je suis tranquille et je suis Rigobert.

TOUS.

Rigobert!

RIGOBERT.

Le fils de votre correspondant de Rouen.

MANDRIN, *à part.*

Nous voilà bien !

GONTRAN.

Vous le fils de mon correspondant ? Cela n'est pas possible.

RIGOBERT.

Je ne sais pas si cela est possible, mais je sais que cela est. Jean Bonhomme, cherche ma future..... cherche, cherche...

AIR *de la Dame blanche.*

Viens, gentille dame,
L'hymen te réclame,
Reçois mes sermens.
Beauté fugitive,
Ici, morte ou vive,
Parais, je t'attends.

MANDRIN, *à part.*

Il faut payer d'effronterie. (*Haut.*) Monsieur, prenez garde, il y a un coquin à côté de vous : ces deux hommes sont de la troupe des voleurs qui nous ont arrêtés, sur le grand chemin de Rouen ; je les reconnais, et particulièrement celui qui a l'audace de vous offrir de la gelée de pommes.

GONTRAN.

Je m'en doutais ; parbleu ! la fourberie est un peu forte.

RIGOBERT.

Ah ! ça, mon petit beau-père, il me semble que vous me faites un accueil bien fantastique ?

MARIANNE.

Monsieur, c'est que...

RIGOBERT.

Ma mie, je vous engage à vous taire ; les servantes de chez moi ne parlent jamais que quand elles ont quelque chose à dire.

GONTRAN.

Vous n'avez pas d'ordres à donner ici ; vous arrivez trop tard ; le véritable Rigobert a pris les devants.

RIGOBERT.

Un autre Rigobert ? Ah ! ah ! un instant monsieur. Jean-Auguste Ledoux Rigobert, le plus riche fabricant de gelées de pommes, de Rouen, n'a jamais eu d'autre fils que moi ! Je suis unique, monsieur.

GONTRAN.

Et moi, je suis instruit, monsieur. (*A part.*) Je vais le confondre. (*Faisant passer Mandrin près de lui.*) Tenez, monsieur, regardez ce garçon.

RIGOBERT.

Eh bien !

MANDRIN.

Eh bien

GONTRAN.

Eh bien !

MARIANNE.

Eh bien !

GONTRAN.

Sa présence ne vous fait pas rougir ?

RIGOBERT.

Pourquoi ça?

MANDRIN.

Il demande pourquo!

GONTRAN.

Il demand pour quoi!

MARIANNE.

Il demande pourquoi!

GONTRAN.

Ne vous souvenez-vous plus de votre atrocité envers lui et son maître que vous avez volés?

RIGOBERT, *vivement.*

Comment volé?... Je veux être pendu, si je suis un voleur!

MANDRIN.

Ah! voilà qui le déconcerte un peu.

MARIANNE.

A-t-il l'air effronté, ce brigand-là?

MANDRIN.

Oui, vous nous avez volés sur la route de Rouen... je le soutiens, foi d'homme d'honneur.

MARIANNE.

Voilà un honnête homme!

RIGOBERT.

AIR *de Maison à vendre.*

RIGOBERT.

Je n'y puis rien comprendre;
Pour un voleur me prendre!
C'est perdre la raison.
Sortons, sortons de la maison.

GONTRAN.

Vous devez me comprendre;
On ne peut me surprendre,
Et sans plus de raison
Sortez, sortez de la maison.

ENSEMBLE.

MANDRIN, *à part.*

Il n'y peut rien comprendre.
Tout sert à nous défendre.
Il faut que sans façon
On le chasse de la maison.

MARIANNE.

Je n'y puis rien comprendre.
Comment donc se défendre
Lorsqu'un pareil fripon
Pénètre dans une maison?

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRUSSEL
Archives - Archief

RIGOBERT.

J'ai le portrait d'Estelle.

MANDRIN.

Ah ! la preuve est fort belle !
Je vous l'ai dit déjà,
Ils nous ont volé tout cela.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Je n'y puis rien comprendre, etc.

(*Rigobert sort avec Jean Bonhomme.*)

## SCÈNE XII.

GONTRAN, MANDRIN, MARIANNE.

GONTRAN.

Parbleu! il a bien fait de déguerpir, et je suis fâché de ne pas l'avoir fait arrêter à l'instant même.

MANDRIN.

Eh bien! moi, monsieur, je n'en suis pas fâché; il faut un peu d'indulgence.

GONTRAN.

Il est vrai que si l'on pendait tous les fripons...

MANDRIN.

A qui le dites-vous? Il faut que tout le monde vive! s'il n'y avait pas de coquins, il n'y aurait pas de plaisir à être honnête homme.

MARIANNE.

Monsieur, si c'était Cartouche pourtant.

MANDRIN.

Ou Mandrin! Je ne serais pas étonné que les deux cent mille livres que vous donnez à votre gendre n'aient attiré Mandrin chez vous.

GONTRAN

J'en ai eu l'idée... Mais pour déjouer les complots des voleurs, il faut nous hâter de terminer... J'ai fait avertir le notaire, la dot de ma fille est prête... Aussitôt le retour de ton maître, je lui remets le tout.

MANDRIN.

C'est cela... Alors vous n'aurez plus peur d'être volé.

GONTRAN.

Le notaire doit être dans mon cabinet... Marianne, dis à ma fille de venir m'y rejoindre.

MARIANNE.

J'y vais, monsieur. Comme c'est heureux pourtant d'avoir deux hommes comme vous dans une maison !

*Gontran sort d'un côté et Marianne de l'autre.*)

## SCÈNE XIII.

MANDRIN, *seul.*

Allons, allons, nous voilà sortis du premier embarras; mais le véritable Rigobert ne peut tarder à revenir avec la force armée peut-être; comment soutenir la confrontation?

## SCÈNE XIV.

MANDRIN, CARTOUCHE.

CARTOUCHE, *à la cantonnade.*

C'est bien ! Posez mes effets dans l'antichambre; c'est ici que je loge désormais.

MANDRIN.

C'est-à-dire que nous allons déloger au plutôt.

CARTOUCHE.

Déloger?

MANDRIN.

Sans doute, le fils du correspondant s'est présenté.

CARTOUCHE.

Je le sais.

MANDRIN.

Bah !.. J'ai soutenu le premier choc, et je l'ai fait passer pour un de nos voleurs.

CARTOUCHE.

Bien !

MANDRIN.

Mais je crois qu'il ne faut pas attendre son retour... J'ai arraché deux cents pistoles au beau-père, je suis d'avis d'aller attendre le gendre sur la route de Rouen.

CARTOUCHE.

Et moi je suis d'avis de l'attendre ici.

MANDRIN.

Mais il va revenir avec main forte.

CARTOUCHE.

Je suis en mesure pour parer à tous les événemens. Mon cher Mandrin, je connais votre talent sur les grandes routes; fiez-vous à mon génie pour exploiter la crédulité parisienne; soyons rivaux, mais soyons amis.

MANDRIN, *déclamant.*

L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux.

CARTOUCHE.

Merci! Du silence! voici le beau père.

## SCÈNE XV.

LES MÊMES, GONTRAN.

GONTRAN.

Eh bien! mon cher ami, il s'est passé de jolies choses pendant votre absence.

CARTOUCHE.

Mon valet m'a tout dit.

GONTRAN.

Ces coquins là me prenaient pour un imbécille!

MANDRIN.

Ils n'en font pas d'autre...

CARTOUCHE, *avec intention.*

C'est trop abuser de la confiance de ce respectable vieillard. Je vais parler... (*A Mandrin*) Je vais lui en faire avaler de dures. (*A Gontran.*) Seigneur Gontran, daignez m'écouter; il ne tiendrait qu'à moi de faire durer plus-long-temps l'erreur où vous êtes... mais je sens que je ne suis pas né pour soutenir un mensonge: il faut donc vous faire un aveu sincère.

MANDRIN, *à part.*

Que va-t-il lui dire?

CARTOUCHE.

Je ne suis pas le fils de votre ami Rigobert.

GONTRAN.

Qu'entends-je?

CARTOUCHE.

De grâce, écoutez-moi jusqu'au bout. Il y a un mois que j'aime votre fille, et que l'amour me retient à Paris. Cette nuit, après vous avoir secouru, je me proposais de

vous la demander en mariage ; vous me fermâtes la bouche en m'apprenant que vous la destiniez à un autre sur une parole dont vous étiez esclave ; mon amour réduit, au désespoir, m'inspira le stratagême dont je me suis servi, non sans me le reprocher, mais j'ai cru que vous me le pardonneriez quand je vous découvrirais qui je suis.

AIR : *Dis-moi, t'en souviens-tu ?*

Sous un faux nom il fallait que je plusse ;
Mais puisqu'on a soulevé le manteau,
Je suis seigneur, je suis un prince russe,
Et je voyage incognito.
De mon pays la politique austère
M'ordonne de garder ici
Sur mon haut rang le plus profond mystère,
Et pour vous seul je suis prince aujourd'hui,
Oui, sur mon rang, seigneur, je dois me taire,
Et pour vous seul je suis prince aujourd'hui.

GONTRAN.

Vous êtes un prince russe ?

MANDRIN.

Si vous voulez bien le permettre... et moi je suis son premier chambellan.

CARTOUCHE.

Je suis le prince Chiptouzikoff. Je me faisais un plaisir, en époux délicat, de révéler ma naissance à la charmante Estelle aussitôt notre mariage... Le ciel n'a pas permis que j'eusse tant de bonheur ! Monsieur Rigobert paraît, c'est à moi de partir. Je ne tâcherai pas de vous persuader que je vous ai sauvé la vie, que vous êtes le père de votre fille, et qu'il est plus juste de vous acquitter envers moi qu'envers le fils de votre correspondant, qui vous apporte de la gelée de pommes de Rouen ; non, non, accordez-lui la main d'Estelle, j'en mourrai peut-être, mais j'aurai rempli les devoirs sacrés que m'imposent l'honneur et la probité. (*A Mandrin.*) Je crois la tirade assez soignée.

GONTRAN.

Un moment ! il ne sera pas dit que j'aurai laissé mourir un prince russe qui m'a sauvé la vie. Il faudrait que j'eusse perdu la tête. Mon prince, je vais...

CARTOUCHE.

Arrêtez! je refuse la main de votre fille... je la refuse je refuse les deux cent mille livres.

GONTRAN.

Mon prince, vous ne me ferez pas cet affront.

CARTOUCHE.

Je le dois, quoiqu'il m'en coûte.

GONTRAN.

Alors, mon prince, vous voulez donc m'humilier! je ne donnais que deux cent mille livres à ma fille, je vous supplie d'en accepter quatre cent mille.

CARTOUCHE.

Je refuse encore plus.

GONTRAN, *s'inclinant.*

Mon prince! grand prince de Chiptouzikoff, au nom de votre noble principauté, je vous supplie de me faire l'honneur de prendre tout.

CARTOUCHE.

Eh bien! vous le voulez absolument?

GONTRAN.

Absolument!

CARTOUCHE.

Je prendrai tout... tout, mais souvenez-vous que c'est vous qui l'avez voulu.

GONTRAN.

Oh! Dieu, un prince russe... je m'en doutais, aussi Je voyais bien que cette figure noble ne pouvait appartenir à un simple bourgeois de Rouen; l'idée m'en est venue tout de suite. (*A la cantonnade.*) Monsieur le notaire!... ma fille! ma fille!...

## SCÈNE XVI.

LES MÊMES, ESTELLE, LE NOTAIRE.

(*Pendant que Gontran prend sa fille par la main et la présente à Cartouche, le Notaire se place à une table.*)

GONTRAN.

Ma chère fille! ce n'est plus monsieur Rigobert... c'est

un grand seigneur, c'est un prince russe qui réclame ta main.

ESTELLE.

Un prince!

GONTRAN.

Oui, ma fille; quel honneur pour toi! pour moi! pour toute la famille des Gontran! Je ne veux pas te contraindre en cette circonstance, mais comme je suis sûr que tu voudras tout ce que ton père veut, je m'en rapporte entièrement à toi.

ESTELLE.

Mon père!

GONTRAN.

Vous voyez, mon prince, que je ne l'influence pas.

MARDRIN, *bas à Cartouche.*

La dot est là, précipitons le dénouement.

CARTOUCHE.

Mademoiselle, pour obtenir votre main, je m'étais dépouillé de mon rang, de mes honneurs.... Je voulais ne devoir ma félicité qu'à mon amour, l'arrivée de mon rival a renversé tous mes projets..... On vous dit que je suis un prince, ne le croyez pas.... Pourquoi vous dire qu'avec moi le sort le plus brillant vous attend; que chaque jour les plaisirs les plus variés embelliront votre vie; que mes trésors vous donneront le pouvoir de vous faire bénir à la ronde en répandant mille bienfaits autour de vous?

ESTELLE.

Quel charmant tableau!

CARTOUCHE.

Ne croyez rien de tout ça, mademoiselle.

AIR *du Pot de fleurs.*

Je pourrais dire avec tendresse,
Afin de vaincre vos refus,
C'est un palais qui vous attend, princesse,
Ça ne me coûterait pas plus.
Venez chez moi faire briller vos grâces
Pour que mes vœux soient exaucés;
Tous mes sujets, à vous plaire empressés,
Sont prêts à voler sur nos traces.

(*Il tombe à ses pieds.*)

ESTELLE.

Seigneur, s'il ne faut que mon consentement pour assurer votre bonheur...

GONTRAN.

Allons donc, j'en étais sûr! monsieur le notaire, à votre tour.

## SCÈNE XVII.

LES MÊMES, RIGOBERT, JEAN BONHOMME.

RIGOBERT.

Un instant, messieurs.

MANDRIN, *à Cartouche.*

C'est Rigobert!

CARTOUCHE.

Tant mieux.

RIGOBERT.

Seigneur Gontran, c'est encore moi.

GONTRAN.

Parbleu, je le vois bien!

RIGOBERT.

Je reviens avec des témoins qui vous prouveront que ni moi, ni Jean Bonhomme ne sommes assez dépravés pour aller sur une grande route, demander la bourse ou la vie, ainsi qu'ont voulu le faire croire des individus insidieux... Bien loin d'avoir dépouillé les deux particuliers ici présens, je les accuse d'avoir volé mon nom.

CARTOUCHE.

Seigneur, je vais....

GONTRAN.

Ah! mon prince, ne vous abaissez pas à vous justifier... Monsieur Rigobert, personne ne vous dispute plus votre nom.

MANDRIN.

Votre témoignage suffit.

CARTOUCHE.

On vous reconnaît pour le fils du correspondant de Rouen; mais quant à la main d'Estelle, vous devez y renoncer.

GONTRAN.

Je la marie à l'instant même, avec monsieur, qui est un prince russe.

RIGOBERT.

Quoi, monsieur serait un prince russe!

CARTOUCHE.

Et si vous voulez signer au contrat....

RIGOBERT.

Comment donc, mon prince, certainement! Un prince russe. Il daigne me prendre ma femme! quel honneur pour moi!

MANDRIN, *à part.*

Nous touchons à la dot.

## SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, MARIANNE, *accourant.*

MARIANNE.

Monsieur Gontran, monsieur Gontran! la maison est entourée, et voilà une troupe d'archers qui montent par l'escalier; ils disent que c'est monsieur Rigobert qui les a mandés.

MANDRIN.

Des archers!

CARTOUCHE, *bas à Mandrin.*

Silence!

RIGOBERT.

Pardon, mon prince, je vais les faire retirer.

CARTOUCHE.

Je vais moi-même...

MARIANNE, *se retournant du côté de Cartouche.*

Que vois-je! mon mari!

TOUS.

Sa femme!

CARTOUCHE, *a part.*

Marianne! je n'avais pas prévu celle-là.

MANDRIN.

Voilà une belle principauté!

RIGOBERT.

Comment, le prince russe est le mari de la servante?

CARTOUCHE.

Cette femme est folle! je ne la connais pas.

MARIANNE.

Tu ne me connais pas, monstre? démens donc ta ressemblance, ce portrait, la seule chose que tu m'ayes laissée?

GONTRAN.

Il est frappant!

MANDRIN, CARTOUCHE.

AIR *nouveau.*

Cette preuve, en ce jour, qui { m'accable, / l'accable,
Fait tomber tous nos projets, hélas!
Cette femme est vraiment un vrai diable,
Mais qui ne nous emportera pas.

ENSEMBLE. GONTRAN, ESTELLE, MARIANNE, RIGOBER.

Se peut-il? Sous une forme aimable
Il cachait un cœur perfide et bas;
Et quoique cette preuve l'accable,
Je le vois, il ne se trouble pas.

## SCÈNE XIX.

LES MÊMES, LE PRÉVÔT, ARCHERS.

RIGOBERT.

Messieurs les archers, empoignez-moi ces deux fripons.

MANDRIN, *bas à Cartouche.*

Nous sommes perdus!

CARTOUCHE.

Au contraire!

LE PRÉVOT.

Allons, messieurs, la résistance est inutile, suivez-nous.

CHOEUR D'ARCHERS.

AIR *de Léonide.*

Partons (*ter*)
Et sans plus de façons
De ce pas emmenons
En prison ces fripons.

CARTOUCHE ET MANDRIN.

Partons, (*ter*)
Seulement regrettons
De quitter la maison
D'un bourgeois aussi bon.

RIGOBERT, GONTRAN.

Allons, (*ter*)
Puisque nous les tenons,

Emmenez sans façons
En prison ces fripons.

RIGOBERT, LES ARCHERS, GONTRAN.

Abuser un vieillard
Et tenter sans égard
D'enlever comme époux
L'argent et les bijoux

CARTOUCHE ET MANDRIN.

Estimable vieillard,
A l'instant du départ,
Nous emportons de vous
Un souvenir bien doux.

CARTOUCHE, *prenant la main de Gontran.*

Pour plaire à cet objet aimable,
Je dois l'avouer sans détours,
A la ruse, hélas! j'eus recours,
Mais l'amour rend tout excusable.

GONTRAN.

Non, messieurs, c'est un tour pendable.

MANDRIN, *pressant Gontran de l'autre côté.*

Je n'oublierai jamais
Ni vos bontés, ni vos bienfaits.

CHOEUR.

Partons, etc.

## SCÈNE XX.

LES MÊMES, EXCEPTÉ MANDRIN, CARTOUCHE ET LES ARCHERS.

RIGOBERT, *à la cantonnade.*

Adieu, prince russe.

GONTRAN.

Adieu, prince de Chiptouzikoff.

RIGOBERT.

Mademoiselle, vous ne serez pas princesse de Chiptouzikoff. Ceci apprendra aux femmes à se défier des princes russes.

GONTRAN.

Eh bien! il m'a fait peine en partant; il m'a serré la main avec une émotion... Ah! mon Dieu, il m'a enlevé mon diamant.

RIGOBERT.

Est-ce un diamant de prix?

GONTRAN.

Vous le voyez bien.... Et l'autre qui me pressait de ce

côté... (*Il se fouille.*) Mais, Dieu me pardonne, il m'a volé ma tabatière...

RIGOBERT.

C'est qu'il prend du tabac; que le ciel le bénisse! C'est pourtant moi qui vous ai amené ces braves archers.

## SCÈNE XXI.

LES MÊMES, JEAN BONHOMME.

JEAN BONHOMME.

Monsieur, voilà un billet que le chef des archers vient de me remettre pour vous.

GONTRAN.

Ah! c'est sans doute pour me prévenir que mon diamant et ma tabatière me seront rendus.

TOUS.

Lisez.

GONTRAN.

Je n'ai pas mes lunettes.

RIGOBERT.

Donnez. (*Lisant.*) « Monsieur Gontran, vos deux cent » mille livres l'ont échappé belle ; les deux hommes que » viens d'emmener de votre maison sont Mandrin et Car» touche. »

TOUS.

Cartouche et Mandrin!

RIGOBERT.

Vous voyez, mon vieux, que vous n'êtes pas malin. (*Continuant de lire.*) « Heureusement, que nous avons été » avertis à temps par votre imbécille de gendre. » (*S'interrompant.*) Comment! (*Continuant.*) « J'ai la satis»faction de vous annoncer que le prévôt à qui il s'est » adressé, n'était autre qu'un lieutenant de Cartouche, qui » vient avec ses amis de sauver leur chef. »

GONTRAN.

Alors, nous pouvons nous donner la main.

RIGOBERT.

Nous sommes aussi malins l'un que l'autre.

(*On entend plusieurs coups de feu.*)

## SCÈNE XXII.

LES MÊMES, MARIANNE *accourant.*

RIGOBERT.

Jean Bonhomme, va voir ce que c'est.

MARIANNE.

Messieurs, voilà encore du nouveau : les archers, le prévôt et les voleurs viennent d'être arrêtés par la garde.

RIGOBERT.

Ah! cette fois ils ne l'échapperont pas, et ceci vous prouve, messieurs, mes lames, et à toi-même, Jean Bonhomme, que tôt ou tard, la vertu triomphe, et que le crime est enfoncé. Mais il y a un post-scriptum :

AIR *du vaudeville d'Arlequin Cruello.*

A Mandrin Cartouche se joint
Pour prier qu'on se garde
De les condamner en tout point....
(*Au public.*)
Messieurs, ça vous regarde,
Mais, je le dis, par vos bontés,
Tous les deux, loin d'être arrêtés,
Ils reprendront courage
Si vous soutenez leurs talens ;
Vous les verrez toujours brigands,
Brigands, Brigands,
Briguant votre suffrage.

FIN.

VILLE DE BRUXELLES - STAT
Archives - Archief